

# BIBLIOTHÈQUES ET LECTEURS DANS L'EUROPE MODERNE (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES)

Sous la direction de  
Gilles BERTRAND, Anne CAYUELA  
Christian DEL VENTO et Raphaële MOUREN



DROZ

© Copyright 2016 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.  
Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L' (Les) auteur (s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter [droz@droz.org](mailto:droz@droz.org) <http://www.droz.org>

BIBLIOTHÈQUES ET LECTEURS  
DANS L'EUROPE MODERNE  
(XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES)

Sous la direction de  
Gilles BERTRAND, Anne CAYUELA  
Christian DEL VENTO et Raphaële MOUREN



DROZ

# LES VOIES D'ACCÈS AUX LIVRES À L'ÉPOQUE MODERNE

Le cas italien

MARINA ROGGERO

Pour comprendre dans toute sa complexité le phénomène de l'accès à l'univers de l'écriture à l'âge moderne, il convient de croiser les fils de nombreuses histoires différentes, celle des processus éducatifs, celle des livres et celle de la lecture, afin de saisir le jeu des règles et des opportunités, des orientations et des stimulations, des risques et des interdites.

Dans la péninsule italienne, même en présence d'un cadre politiquement très fragmenté, il est possible de trouver quelques traits communs, ou mieux une sorte de spécificité italique<sup>1</sup>, qui dénote une histoire en partie différente de celle des autres Etats pourtant très chrétiens et très catholiques du Sud de l'Europe<sup>2</sup>.

On doit en particulier tenir compte des politiques et des stratégies élaborées par l'Eglise romaine à l'époque de la Contre-Réforme, parce que des règles et des contrôles mis au point à la suite du concile de Trente conditionnèrent pour longtemps et en profondeur l'histoire culturelle de la péninsule, au point d'y instaurer de façon durable une relation très particulière entre les livres et le public.

---

<sup>1</sup> Voir Adriano Prosperi, *Tribunali della coscienza. Inquisitori, confessori, missionari*, Turin, Einaudi, 1996 (Biblioteca di cultura storica, 214), en particulier la *Prefazione* et la *Premessa* de l'édition de 1996. Giorgia Alessi, « Censura e identità italiana », *Storica*, 34 (2006), p. 173-182.

<sup>2</sup> Sur divers versants on signalera à ce propos Gigliola Fragnito, *La Bibbia al rogo. La censura ecclesiastica e i volgarizzamenti della Scrittura (1471-1605)*, Bologne, il Mulino, 1996 (Saggi, 460); *Ead.*, *Proibito capire. La Chiesa e il volgare nella prima età moderna*, Bologne, il Mulino, 2005 (Saggi, 640); Marina Roggero, *Le carte piene di sogni. Testi e lettori in età moderna*, Bologne, il Mulino, 2006 (Saggi, 649).

A partir du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les interventions massives des censeurs, le climat de défiance et de suspicion, la rigueur et en même temps le caractère aléatoire des évaluations, surtout au niveau des autorités périphériques, eurent des répercussions sur les mécanismes de production, de circulation et de consommation des livres, déterminant la crise du jeune mais florissant système éditorial italien<sup>3</sup>. Dans une situation d'incertitude qui se prolongeait et se généralisait, la seule voie de salut que les libraires et imprimeurs identifièrent fut celle qui consistait à modifier progressivement les catalogues, en se réfugiant dans la production de textes religieux strictement conformes à l'orthodoxie. Pour évaluer le phénomène dans ses dimensions quantitatives, il suffit d'observer Venise, qui était le foyer éditorial le plus important et le plus vivace de la péninsule : le pourcentage des œuvres à contenu religieux, qui au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle se situait autour de quinze pour cent, se serait emballé dans les dernières décennies du siècle jusqu'à atteindre un tiers de la production. D'autre part un peu partout se répétait la même tendance, pénalisant les impressions d'ouvrages littéraires, historiques et scientifiques<sup>4</sup>. Le projet tridentin de contrôle moral et culturel de la société ne se limitait pas en fait à censurer les écrits hétérodoxes ou ceux qui présentaient des risques potentiels sur le plan dogmatique, mais il entendait également discipliner les auteurs classiques et la littérature mondaine en langue vulgaire<sup>5</sup>.

Il est vrai que dans les pratiques quotidiennes la sévérité des censeurs devait transiger avec une réalité variée et qu'il n'était pas facile de discipliner. Ce qui importe le plus, cependant, est qu'à côté des aspects répressifs du système inquisitorial se développa

<sup>3</sup> Lodovica Braidà, *Stampa e cultura in Europa tra XV e XVI secolo*, Rome-Bari, Laterza, 2000 (Biblioteca Essenziale Laterza).

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 22-23. Voir aussi Paul F. Grendler, *The Roman Inquisition and the Venetian press, 1540-1605*, Princeton N.J., Princeton University Press, 1977.

<sup>5</sup> Entre 1559 et 1564 apparurent aussi dans l'*Index* les noms de Dante, Boccace, Machiavel, l'Arétin, Pulci, Berni et Della Casa, et la répression à l'égard des « *storie, commedie et altri libri volgari d'innamoramenti* » continua dans les décennies successives. Ugo Rozzo, « Italian literature on the Index », dans *Church, Censorship and Culture in Early Modern Italy*, éd. Gigliola Fragnito, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 194-222; Massimo Firpo, « Riforma religiosa e lingua volgare nell'Italia del '500 », *Belfagor*, 57 (2002), p. 517-540.

une capacité subtile et omniprésente d'orienter les formes de communication. Celle-ci s'appuyait sur un conditionnement profondément ancré dans les esprits et qui touchait aussi ceux qui se proposaient d'éluder ou de contourner les interdits<sup>6</sup>. La méfiance de l'Église vis-à-vis de la lecture – et des divers aspects de l'univers de l'écriture – modifia progressivement les formes de la production et de la consommation des textes et des discours, en instillant un sentiment d'incertitude chez le lecteur qui s'approchait du livre avec des visées différentes de celles de l'édification ou de la prière.

La situation était pesante surtout pour les groupes qui se trouvaient aux marges de la culture institutionnalisée, comme les *indocti, pueri et mulierculae*. Au malaise, à la perception du fait de s'aventurer sur une voie dangereuse s'ajoutait, dans ce cas spécifique, le reproche du temps gaspillé et soustrait au travail. Tous les fidèles, en fait, ne couraient pas les mêmes risques, puisque la fragilité des esprits ou le contrôle des instruments intellectuels variaient selon le niveau des études ou du cens, sans parler de l'âge et du genre. Même si dans le monde de la Contre-Réforme le principe selon lequel les esprits des fidèles devaient être surveillés était bien enraciné, de façon à faire croître la plante de la pensée dans la bonne direction, il était évident qu'on devait doser les soins en fonction de la qualité des individus. Il ne s'agissait pas seulement de questions matérielles, liées au fait qu'une solide position sociale ou l'appartenance au sexe fort rendaient plus aisées les habitudes de lecture, garantissant des voies facilitées et protégées pour l'accès aux livres grâce à la couverture complice de réseaux amicaux et familiaux et aux plus amples disponibilités en temps et en argent. Les règles même du jeu étaient variables, et nettement plus sévères à l'encontre des personnes dont l'alphabétisation était incertaine ou en tout cas étrangères à un processus régulier de scolarisation : pour les femmes et pour les « rustres » (*i rustici*), qui constituaient deux univers séparés mais assimilables sous cet angle, de même que pour l'ensemble éphémère des enfants, des régimes variés étaient prévus, où le disciplinement des mœurs et

<sup>6</sup> Voir Amedeo Quondam, « Tasso, Controriforma e classicismo », dans *Tasso e la cultura estense*, éd. Gianni Venturi, Florence, Olschki, 1999, vol. I, p. 563 (p. 535-595).

de l'esprit étaient entendus de façon nettement plus rigide<sup>7</sup>. Il en résultait des stratégies différenciées, qui tendaient à laisser survivre les fables païennes ou les récits extraordinaires et merveilleux des textes littéraires cultivés, tandis qu'on s'acharnait avec davantage de fermeté contre les histoires d'enchantements et de sortilèges qui circulaient parmi le peuple des illettrés<sup>8</sup>.

Des mêmes principes découlait aussi, mais du côté de l'imprimerie religieuse, le choix presque exclusif du latin. Les censures exercées sur la production en langue vulgaire renforçaient ultérieurement le processus de différenciation, qui modulait les interdits et les permissions en fonction de l'identité socio-culturelle. La diète littéraire imposée à une grande partie du public laïc, désormais privé des vulgarisations familières des Saintes Ecritures qui avaient nourri pendant des siècles la piété des humbles, se réduisit ainsi à la *Dottrina Cristiana* et au livre de dévotion : on vit se multiplier des opuscules centrés sur le culte de la Vierge et des saints, *Svegliarini dell'anima* (Eveilleurs de l'âme) et *Giardini spirituali* (Jardins spirituels), et des « petites formes de dévotions (*devozioncelle*) [...] qui n'en avaient que l'apparence et non la substance »<sup>9</sup> y trouvèrent à s'alimenter, miroir d'une religiosité spectaculaire et émotive. A la longue, une des conséquences de cette dérive, relevée avec perspicacité par un catholique éclairé tel que Lodovico Muratori, fut que de semblables écrits virent se décolorer leurs propres caractères et leur propre spécificité textuelle, et que ceux-ci furent engloutis à l'intérieur d'un univers indistinct de « médailles, *agnus Dei*, couronnes, *pazienze*, vêtements, cordons, images de saints, petits billets, confréries, et autres semblables inventions visibles de piété », auxquels recourait « la populace simple et ignorante » pour conjurer « souffrances et soucis » et préserver sa chance<sup>10</sup>.

<sup>7</sup> Sur ces thèmes, voir Tiziana Plebani, *Il « genere » dei libri. Storie e rappresentazioni della lettura al femminile e al maschile tra Medioevo e età moderna*, Milan, Franco Angeli, 2001 (Studi e ricerche di storia dell'editoria, 11).

<sup>8</sup> Adriano Prosperi, « La Chiesa e la circolazione della cultura nell'Italia della Controriforma », dans *La censura libraria nell'Europa del secolo XVI*, éd. Ugo Rozzo, Udine, Forum, 1997 (Libri e biblioteche, 5), p. 147-161.

<sup>9</sup> « *devozioncelle* [...] di sola apparenza e non di sostanza ». Lodovico A. Muratori, *Della regolata devozione de' [...] cristiani* [rééd.], in Firenze, nella Stamperia di Pietro Gaetano Viviani, 1748, in-8°, p. 350.

<sup>10</sup> « *medaglie, agnus Dei, corone, pazienze, abitini, cordoni, immagini di santi, brevi, confraternite, e simili altre invenzioni visibili di pietà* », « *il volgo semplice e ignorante* »,

Par-delà l'univers des livres, le regard doit aussi se tourner vers les études primaires et les modes d'alphabétisation. Le système éducatif d'Ancien Régime apparaît à ce premier niveau extrêmement fragmenté, et on peut le placer sous le signe de l'approximation administrative et didactique. D'habitude, il arrivait que les enfants de bonne famille soient confiés à des précepteurs privés. Les autres se servaient des écoles municipales ou paroissiales, des classes abécédaires qui donnaient accès aux collages, ou de l'enseignement que certaines congrégations religieuses proposaient aux milieux populaires : l'offre était composite mais non également distribuée sur le territoire, car les mailles du réseau scolaire ne se densifiaient que dans les centres urbains. Les multiples niveaux de compétences qui séparaient les hommes et les femmes, les possédants et les salariés, les habitants des villes et ceux des campagnes reflétaient des habitudes, des usages sociaux et des besoins différents : les pratiques de lecture étaient individuelles et silencieuses ou bien orales et collectives, intenses et répétées ou au contraire sommaires et omnivores. Dans tous les cas, surtout dans les milieux populaires non urbains, les études régulières étaient moins fréquentes que les parcours accidentés, interrompus et repris ou découpés de manière subjective, mêlant les étapes scolaires à l'acquisition autodidacte et à l'apprentissage.

En ce qui concerne les premières lectures il s'agit de voir, au-delà des prescriptions, quels textes furent vraiment utilisés par les élèves, ou à tout le moins adoptés par les maîtres de lecture. Sans nul doute ceux qui furent les plus utilisés jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle étaient le *Salterio* – ou *Santacroce* ou *Carta latina* – et la *Dottrina cristiana*. Le premier, qui tirait son nom de l'image du crucifix imprimée sur la première page, était constitué de peu de feuilles, souvent non reliées, où se trouvaient les principales prières en latin, précédées de l'alphabet et d'une liste de syllabes ; le second était une version abrégée du Catéchisme, instrument minimal d'endoctrinement religieux<sup>11</sup>.

---

« *mali ed affanni* ». *Ibid.*, p. 324 *sqq.* Les *pazienze* sont des habits sans manches et ouverts latéralement portés par les membres de certains ordres et confréries catholiques (NdT).

<sup>11</sup> Le panorama des livres destinés au démarrage de la lecture ne change pas beaucoup au cours de l'époque moderne : les variantes des divers éditeurs et des multiples réimpressions apparaissent marginales. Pour une confrontation



Pour comprendre les résistances envers les nouveaux manuels ou évaluer la tenue exceptionnelle de la langue classique au sein des classes où l'on acquérait les premiers rudiments, il faut se dire que l'objectif essentiel vers lequel tendait un tel enseignement consistait en une sommaire alphabétisation religieuse. Il s'agissait au fond de traduire logiquement sur le plan didactique une option plus vaste liée à la bataille anti-protestante, qui imposait la censure de toutes les lectures bibliques en langue vulgaire et l'usage du latin dans les pratiques de dévotion et dans les cérémonies du culte<sup>12</sup>. Ce choix était sans aucun doute adapté aux stratégies de l'Eglise et à la volonté de contrôle social de la part des classes privilégiées, mais il fut avec le temps intériorisé aussi par le « peuple », si bien que des fragments de latin ecclésiastique, liés à la mémoire et à la répétition, devinrent les éléments d'un héritage identitaire et collectif<sup>13</sup>.

Une telle familiarité superficielle, basée sur la possession matérielle de longs textes écrits dans une langue inconnue (les litanies de la Vierge, le *De profundis*, le *Salve regina*), suffit à expliquer la longue durée des textes religieux latins en tant que livres d'alphabétisation : l'accès à l'écriture passait par des formules que tout le monde en quelque sorte connaissait, pour les avoir mille fois entendues et récitées. Il est clair par ailleurs que la catéchèse des masses exigeait des stratégies dépassant la lecture directe et la réflexion individuelle. La brièveté du temps à disposition et la qualité du public imposaient plutôt de recourir à des mécanismes d'enseignement oralisé et à des artifices mnémotechniques déjà utilisés par les missionnaires pour convertir les néophytes dans les terres lointaines.

Mais – pour en revenir encore aux livres – la question cruciale est de savoir quelles formes et quel degré d'alphabétisation les *Dottrine* et les *Santecroci* qui circulaient si largement induisaient ; et

---

avec la France, voir Dominique Julia, « Livres de classe et usages pédagogiques », dans *Histoire de l'édition française*. II. *Le livre triomphant, 1660-1850*, éd. Henri-Jean Martin, Roger Chartier, Paris, Promodis, 1984, p. 468-497.

<sup>12</sup> Sur la condamnation des psaumes, recueils d'homélies, vies de Jésus, complaintes de la Vierge, *fioretti* et figures de la bible, textes familiers aux moniales et aux personnes ignorant le latin, voir Gigliola Fragnito, « "Dichino corone e rosari". Censura ecclesiastica e libri di devozione », *Cheiron*, 17 (2000), p. 135-158.

<sup>13</sup> Gian Luigi Beccaria, *Sicuterat: il latino di chi non lo sa. Bibbia e liturgia nell'italiano e nei dialetti*, Milan, Garzanti, 1999 (Gli Elefanti, Saggi).

ce que la grande partie des élèves réussissaient à faire avec les mots qui y étaient imprimés. Hélas les documents qui décrivent le quotidien de la didactique en classe sont rares, ce qui déjà signale la faible attention et la faible valeur attribuées aux exercices les plus élémentaires. En se fondant quoi qu'il en soit sur les sources disponibles, le mécanisme qui normalement (ou au moins au début) se mettait en mouvement face à de telles pages conduisait à la reconnaissance et à la mémorisation de brefs fragments de leçons déjà connus, plutôt qu'à la lecture autonome et aisée. Il reste que ce bagage de compétences minimales, capables de fournir un support à la mémoire des rituels religieux et une aide dans les occupations de la vie quotidienne, était dans de nombreux cas considéré comme plus que suffisant : et alors on s'arrêtait au niveau d'une *restricted literacy*<sup>14</sup>, qui servait à rendre familiers quelques textes sélectionnés sans nécessairement faciliter l'accès au sens des écrits nouveaux et inconnus.

Cela ne signifie pas que dans les centres urbains manquaient les propositions innovatrices liées à des maîtres entreprenants et ciblées pour un public sélectionné, ni les expériences d'avant-garde comme les *petites écoles* de Jean-Baptiste de La Salle, qui même en nombre réduit s'enracinèrent au XVIII<sup>e</sup> siècle jusque dans la péninsule. Si l'on considère cependant les écoles rurales, paroissiales ou de catéchisme, on peut voir comment des matériaux et des techniques didactiques, et l'échelle même des priorités éducatives, contribuèrent à reléguer l'alphabétisation au rang d'un éventuel *side effect*. Les leçons fondées sur des prières et des psaumes ou sur le Catéchisme étaient en mesure de familiariser les fidèles avec quelques matériaux écrits, et peut-être aussi d'amener les plus aptes à comprendre le fonctionnement du code alphabétique (correspondance entre les lettres et les sons) et à déchiffrer les unités minimales du texte. Relier les fragments de mots dans un discours accompli était néanmoins une tout autre affaire, qui présupposait la mobilisation d'un certain capital linguistique et culturel pour encadrer et recomposer le tout en vue de produire un signifié. La conséquence inévitable – et surtout pacifiquement acceptée – était que la maîtrise réelle de la lecture et de l'écriture s'acquerrait

<sup>14</sup> Sur ce concept voir au moins le classique Jack Goody, Ian Watt, « The Consequences of Literacy », *Comparative Studies in Society and History*, 5 (1963), p. 304-334.

à un degré supérieur, hors des classes primaires. Pour beaucoup des enfants les plus pauvres et pour la quasi totalité des fillettes l'approche des livres s'interrompait à mi-route, le cas échéant pour reprendre plus tard, stimulée par les besoins du métier ou par les curiosités et les contacts de la vie adulte<sup>15</sup>.

Dans ce panorama marqué par une forte stabilité, la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle dessina une ligne de fracture, investissant l'école avec un ample programme de réformes<sup>16</sup>. Dans le cadre d'une transformation profonde et générale de l'instruction populaire, de nouvelles ressources furent cherchées, de nouveaux programmes furent élaborés, des maîtres professionnels furent recrutés; et surtout, à partir des années 1780, de nouveaux livres de texte en langue italienne furent également commissionnés, imprimés et diffusés<sup>17</sup>.

Ce n'étaient pas des nouveautés de peu d'importance. Dans les écoles primaires de diverses régions de la péninsule des abécédaires en langue vulgaire commencèrent finalement à entrer en usage. Ils étaient pensés pour la méthode didactique dite normale, qui imposait des classes homogènes et un enseignement simultané; et les premiers livres de lecture commencèrent à circuler, sortant enfin du moule de la littérature dévotionnelle et hagiographique, comme les *Novelle morali* de Francesco Soave<sup>18</sup>. Mais ces projets et ces mesures de réforme, qui préparaient indubitablement le futur, réussirent dans le temps bref à avoir des répercussions concrètes seulement sur un segment didactique privilégié, où se détachaient des ressources suffisantes, des enseignants

<sup>15</sup> Pour la France le processus a été approfondi par François Furet, Jacques Ozouf, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, vol. I, Paris, Ed. de Minuit, 1977, p. 199-218.

<sup>16</sup> Sur les processus de transformation des structures scolaires entrepris dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui ne se distribuèrent de façon uniforme ni sur le territoire ni entre les groupes sociaux, voir Gian Paolo Brizzi, *Il catechismo e la grammatica*, 2 vol., Bologne, il Mulino, 1985-1986.

<sup>17</sup> Piero Del Negro, « La retorica degli abbecedari », dans *Retorica e problemi sociali*, éd. Manlio Cortelazzo, Padoue, Cluep, 1985, p. 137-145. Sur le renouvellement des livres de texte dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle voir aussi les recherches de Carlo Pancera et Simonetta Polenghi.

<sup>18</sup> Voir Costanza Rossi-Ichino, « Francesco Soave e le prime scuole elementari tra il '700 e l'800 », dans *Problemi scolastici ed educativi nella Lombardia del primo Ottocento*, éd. Paola Brotto e altri, vol. I, Milan, Sugar Co., 1977, p. 93-185.

compétents et un public qu'intéressaient les nouveautés. Il y eut en revanche peu de changements dans la vie quotidienne d'une grande partie des petites écoles rurales, et aussi parmi les classes féminines, chez lesquelles on s'adonnait à des travaux « de femmes » bien davantage qu'à la lecture et à l'écriture.

La résistance au changement était liée à des données tout à la fois structurelles et idéologiques. Si sur le premier front pesaient la rareté des fonds, le manque de bons maîtres et l'omniprésence du travail des enfants, il fallait d'autre part sur le second front faire face à la résistance d'une partie de la société civile à l'égard d'une instruction généralisée, ouverte « au très bas peuple », et à la méfiance de nombreuses familles envers l'école pour les fillettes ; ces oppositions et ces soupçons étaient solidement alimentés par les hiérarchies catholiques, pas du tout enclines à favoriser le nouveau cours. D'ailleurs les premières campagnes de scolarisation élémentaire des souverains plus ou moins éclairés nacquirent – à Milan comme à Naples – sous le signe d'une politique juridictionnaliste, visant à limiter les privilèges et le pouvoir de l'Église également dans le domaine éducatif. Dans d'autres régions en revanche (Piémont et Gênes), on ne se mit à penser sérieusement aux écoles populaires que plus tard, dans les années de la domination napoléonienne, de telle sorte que les nouveaux livres, ces abécédaires français qui allaient remplacer les traditionnelles *Carte latine*, furent perçus comme des nouveautés dangereuses, émanation d'un pouvoir étranger et souvent hostile<sup>19</sup>.

La survie tenace des vieux *Salteri* et des textes liturgiques en latin dans les classes primaires, en opposition aux orientations plus modernes de la pédagogie, devient compréhensible si on rappelle que savoir lire et écrire en bon italien n'était pas encore perçu comme un atout, ou une valeur absolue. Cela restait insuffisant pour les plus ambitieux, puisque pour monter dans l'échelle sociale il fallait passer par l'école latine<sup>20</sup>, et encore n'était-ce pas indispensable pour ceux qui se consacraient aux nombreux métiers qui se transmettaient à travers l'apprentissage, par le faire et non par l'étude. Quoique le débat sur le thème de l'instruction fût animé et

<sup>19</sup> Marina Roggero, *Insegnar lettere*, Alessandria, Ed. Dell'Orso, 2000.

<sup>20</sup> Françoise Waquet, *Le latin ou l'empire d'un signe XVI-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1998 (*L'Évolution de l'Humanité*).

plein d'idées innovatrices à l'époque des Lumières<sup>21</sup>, il était difficile de lutter contre l'opinion enracinée selon laquelle l'unique savoir auquel chacun devait et pouvait accéder restait toujours celui religieux, un savoir intrinsèquement lié au latin des prières et de la liturgie, en raison du choix antiprotestant adopté par les hiérarchies catholiques depuis la Contre-Réforme. On ne doit pas non plus oublier que de leur côté les autorités laïques, du centre jusqu'à la périphérie, demeuraient convaincues que la crainte de Dieu était la meilleure garantie de bonne conduite des sujets, et que le premier objectif de l'éducation du peuple était d'inculquer chez les jeunes des habits d'obéissance et de droiture, sans multiplier le nombre des oisifs et des demi-savants par un savoir trop et mal distribué.

La documentation existante nous renvoie des signaux contradictoires, qu'il n'est pas facile de démêler et d'interpréter : d'un côté une demande croissante d'instruction, de l'autre un lent et laborieux enracinement des classes élémentaires installées dans les divers Etats de la péninsule au cours des dernières décennies du siècle. Il reste que la demande éducative bigarrée qui caractérise le XVIII<sup>e</sup> siècle ne trouvait qu'en partie des réponses satisfaisantes dans les programmes des nouvelles écoles de base s'inspirant du modèle prussien et des Habsbourg. On restait surtout farouchement attaché, aux niveaux inférieurs, à un enseignement plus flexible, modulé de façon élastique sur les rythmes de travail saisonniers et sur une fréquentation irrégulière. Le processus lent, rigide et uniforme d'approche de la lecture imposé à tous les élèves par la méthode tabellaire qu'avait élaborée l'abbé Felbiger<sup>22</sup> avait du mal à prendre pied dans un contexte où l'on allait encore à la recherche de menus scolaires à la carte, découpés sur mesure et répondant à des besoins spécifiques.

Cela ne pouvait certes pas bloquer le processus de changement, mais le mouvement était plus lent que ce qu'avaient programmé les

<sup>21</sup> La discussion sur les sujets éducatifs, et en particulier sur l'importance de l'éducation publique, fut un des thèmes forts de l'époque des Lumières, alimenté aussi par l'effondrement du réseau des écoles jésuites après la suppression de la Compagnie.

<sup>22</sup> Le texte de base de la nouvelle méthode, qui resta en vogue dans les écoles élémentaires de la Lombardie et d'une grande partie de l'Italie jusqu'au début des années 1820, fut l'*Abbeccario con una raccolta di massime, proverbi e favolette morali* de Francesco Soave (Milan, 1786).

autorités et espéré de nombreux protagonistes de la culture riformatrice. Le cadre en tout cas changeait de façon non homogène, si bien que les écarts s'accroissaient entre les écoles des villes et celles des campagnes, entre l'enseignement public et celui privé, entre les enfances populaires et les enfances privilégiées.

Les enquêtes visant à mesurer l'impact des nouvelles dispositions, nombreuses entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'époque française, attestent que dès qu'on tournait le dos aux centres urbains ou de toute façon au petit groupe de maîtres qualifiés, les nouveaux manuels disparaissaient quasiment au profit d'un arsenal de textes intemporels et (aux dires des réformateurs) sans signification sur le plan didactique : « livres de quatre sous ou tout à fait inutiles ou tout juste bons à remplir la tête de fariboles », comme le *Giosafatte* et le *Fior di virtù*, qui auraient été à bannir des classes « avec un éternel anathème »<sup>23</sup>. Selon une tendance opposée à l'usage des abécédaires en langue toscane, prescrits par les règlements et imposés par les autorités, se perpétuaient la pratique et le succès des *Carte latine*, qui contenaient les prières de l'*Ufficio della Madonna* (*Te Deum*, *Ave Mariæ Stella*, *Stabat Mater* etc.)<sup>24</sup>. Tout au plus les nouveaux textes pouvaient s'y ajouter, mais il leur était difficile de se substituer à l'archaïque *Officiolo*, qui restait le préféré non seulement des religieux mais aussi des enseignants moins professionnels : et pour cause, à partir du moment où ceux-ci avaient une faible familiarité avec les livres et les règles de l'écriture, presque comme les élèves qu'ils auraient dû instruire.

Progressivement les critiques se firent de plus en plus sévères contre l'habitude de gaspiller son temps sur des textes incompréhensibles, contre une école où les enfants marmonnaient et

<sup>23</sup> « *libercoli o inutili affatto o solo valevoli a riempire il capo di fole* », « *con eterno anatema* ». La citation est de Claudia Salmini, « Libri di testo tra Antico Regime e Restaurazione: continuità o cambiamento? », *Ricerche di storia sociale e religiosa*, 41 (1992), p. 145-155. Voir aussi *Il libro per la scuola tra Sette e Ottocento*, éd. Giorgio Chiosso, Brescia, La Scuola, 2000.

<sup>24</sup> *L'Ufficio della Madonna*, qui offrait un support fondamental à la vie spirituelle et dévote des fidèles, et auquel se réduisait souvent la bibliothèque des humbles, contenait les principales oraisons en latin, suivies du calendrier des fêtes et d'un appendice en langue vulgaire (instructions pour les indulgences, règles de confréries, manières de bien dire le rosaire, etc.). Luisa Miglio, « Un mondo a parte: libri da donne, libri di donne », *Quaderni di storia religiosa*, 7 (2001), p. 219-248.

martelaient pendant « de longues journées et des années des mots latins », les écrivant et les étudiant de mémoire sans en connaître « le pourquoi ni la finalité », « sans que la pensée ni le jugement n'y aient la moindre part »<sup>25</sup>. Mais au moins jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, beaucoup parmi les plus humbles continuèrent à préférer pour leurs propres enfants les vieux et rassurants abécédaires latins, au risque de s'opposer aux experts et aux maîtres plus éclairés, désormais convaincus que les enfants « n'arrivaient jamais à comprendre un seul mot » dans de tels *Salteri* ou *Santecroci*, « vendus dans tous les villages et marchés par de petits négociants en mercerie »<sup>26</sup>.

Comme par le passé, par ailleurs, l'accès au petit équipement de textes circulant largement, approuvés ou à tout le moins tolérés, se faisait plutôt par des moyens détournés ou de façon informelle, grâce à des pratiques de lecture familières et amicales, à des réseaux de discours et d'images qui en soutenaient et en favorisaient (dans la substance ou au moins en apparence) la jouissance<sup>27</sup>. Et, comme auparavant, on s'adressait plus pour avoir des confirmations et des assurances que pour accroître son propre savoir à ce type de bibliothèque composée d'œuvres marquées par une autorité intemporelle et transmises de génération en génération. Si ensuite, brisant les règles et les interdits, quelqu'un s'aventurait au-delà des textes canoniques, il était au fond de peu d'importance que la compréhension ne soit pas parfaite ou que le sens soit mal interprété, pourvu naturellement qu'on ne s'avance pas dans le terrain périlleux des matières de foi.

<sup>25</sup> « lunghi giorni e gli anni le parole latine », « il perché né il fine », « senza che il pensiero e il giudizio vi abbia quasi la minima parte ». Giuseppe Anselmi, *Omaggio di un'orazione latina e di un'ideata correzione del sistema di pubblica istruzione*, Turin, Stamperia reale, 1818, p. 41-42.

<sup>26</sup> « non arrivavano mai a capire una parola sola », « venduti in tutti i paesi e li mercati dai piccioli negozianti di mercerie ». *Il maestro instrutto nelle varie classi delle scuole primarie dell'Accademia di Torino*, [...] del sacerdote G.B. Sawsetti, (1813), cité dans Marina Roggero, *L'alfabeto conquistato. Apprendere e insegnare nell'Italia tra Sette e Ottocento*, Bologne, il Mulino, 1999 (Saggi, 494), p. 168. *Santecroci, Crosetti, Salteri, Carte latine* étaient des petits livres de peu de pages, contenant l'alphabet, une brève série de syllabes, quelques prières latines et la façon de servir la messe.

<sup>27</sup> Hans Bödeker, « D'une "histoire littéraire du lecteur" à "l'histoire du lecteur" », dans *Histoires de la lecture*, éd. Roger Chartier, Paris, IMEC, 1995, p. 93-124.

Ces caractères de fond – la longue durée d'une alphabétisation restreinte et la persistante rareté des lecteurs – fusionnaient et étaient ultérieurement renforcés par la typologie du marché éditorial, qui demeurait exigü, fragile et à faible degré d'innovation : il suffit de penser au difficile lancement du roman et surtout au retard avec lequel une littérature spécifique pour l'enfance naquit et s'affirma en milieu italien. Tandis qu'au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle cette production décolla avec succès d'abord en Angleterre et ensuite en France, interceptant une demande capable de s'étendre rapidement, rien de semblable n'advint dans la péninsule, où à la fin du siècle on se limitait à traduire un faible nombre d'œuvres à succès s'adressant à des enfances privilégiées. En signalant justement ce manque de textes adaptés au premier âge, et en liant le phénomène à une « laborieuse instruction » en général, un auteur spécialiste comme Soresi parlait de « jeunes ayant si peu envie de lire », qu'ils passaient ensuite toute leur vie sans jamais feuilleter autre chose que « les Lunari et les Gazzette »<sup>28</sup>.

Comme il y a déjà été fait allusion, les limites structurelles d'une didactique qui ne réussissait pas toujours (ni toujours ne voulait) rendre les élèves maîtres de leur propre langue et assurés dans la lecture se firent de plus en plus évidentes au fur et à mesure que s'élargissait de la part du public la perception des manquements dans des pratiques qui conduisaient à une alphabétisation partielle et précaire. Malgré cela, l'ancien système trouvait encore un *humus* favorable, surtout là où étaient plus fortes les craintes que n'importe quelle innovation dans l'enseignement préparait ou favorisait des bouleversements sociaux ou politiques. Le cas d'une ville capitale comme Rome est en ce sens emblématique. Le siège de la catholicité et de la papauté était caractérisé par un système charitable et éducatif touffu et par un ample réseau d'écoles réparties dans les différents quartiers ; pourtant au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle le canon des livres didactiques se révélait presque figé sur le modèle défini au début de l'époque moderne, dès lors que pour la moitié des classes populaires on continuait de recourir

<sup>28</sup> « *stentata istruzione* », « *giovani così svogliati di leggere* ». Pier Domenico Soresi, *Novelle piacevoli e istruttive per servire all'educazione della nobile gioventù dell'uno e dell'altro sesso, Prefazione*, Milan, Bianchi, 1762, p. 3. Voir Pietro Lucchi, « *Nascita del libro di lettura* », dans *L'editoria del Settecento e i Remondini*, éd. Mario Infelise, Paola Marini, Bassano, Ghedina e Tassotti, 1992, p. 123-158.



à la vétuste *Santacroce* pour enseigner l'alphabet<sup>29</sup>. Si l'on met de côté l'Abécédaire, les textes les plus communément utilisés pour les lectures initiales étaient toujours (au moins jusqu'aux années quarante du siècle) les recueils de prières à usage liturgique – tout d'abord l'*Ufficio della Beata Vergine Maria* – et les petites œuvres à caractère dévotionnel et hagiographique : parmi les titres les plus diffusés figuraient le *Leggendario di alcune SS. Vergini le quali vollero morire per Gesù Cristo e per mantenere la S. fede e la verginità*, la *Raccolta delle sagre vite de' santi distribuite per tutti i giorni dell'anno*, la *Vita dei santi Giosafat e Barlaam*<sup>30</sup>.

Pour finir, on peut revenir sur les retombées concrètes de ces processus, en réfléchissant sur le niveau de compréhension auquel réussissaient à parvenir ces enfants qui se rapprochaient de l'italien par la *via latina* : quelle familiarité pouvaient acquérir ceux qui fréquentaient seulement les premières classes avec une troisième langue inconnue et étrangère, différente autant du dialecte maternel, à forte densité communicative et émotionnelle, que de l'idiome classique adopté pour les rites, les prières et les bonnes études ?

Dans l'ensemble, bien sûr, les résultats étaient modestes. Le livre d'heures, qui proposait le texte des offices liturgiques et des fragments de livres sacrés, bien que populaire, connu et rassurant dans son mode de transmission toujours égal, ne favorisait pas chez les débutants une lecture consciente, mais plutôt un type de lecture à l'ancienne, ou catéchiste, selon laquelle les élèves s'entraînaient à rassembler les lettres de l'alphabet et à unir les sons correspondants sans nécessairement parvenir au déchiffrement courant. Le fait apparaissait évident à ceux qui se fixaient l'objectif de diffuser des messages résolument alternatifs ou bien d'éduquer *ex novo* les groupes populaires, ainsi que s'y employaient par exemple les représentants des Lumières ou de la Révolution : ce n'est pas un hasard si à leurs yeux les livres d'heures n'étaient pas de vrais livres et que les lire ne signifie pas vraiment lire<sup>31</sup>.

<sup>29</sup> Voir les *Elenchi di libri di testo in uso nelle scuole di Roma circa l'anno 1850* analysés par Giovanni Pelliccia, *La scuola primaria a Roma dal sec. XVI al XIX*, Rome, Ed. Ateneo, 1985, p. 285-286.

<sup>30</sup> Roberto Sani, « Istruzione e istituzioni educative nella Roma pontificia », dans *Chiesa e prospettive educative in Italia*, éd. Luciano Pazzaglia, Brescia, Editrice La Scuola, 1994, p. 761 (p. 707-769).

<sup>31</sup> Voir les réponses des patriotes français à l'enquête promue par l'abbé

Mais des témoignages en ce sens ne manquaient pas non plus sur le front modéré, car dans les années de la Restauration des personnes prudentes et très croyantes (ainsi que l'étaient souvent les pédagogues de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) se plaignaient de la lecture laborieuse, de l'écriture incorrecte et de la faible compréhension des élèves des petites écoles, lesquels ne connaissaient pour la plupart qu'un seul texte, et étaient entraînés à réciter par cœur quelques rares pages toujours identiques sans en comprendre «le moindre mot»; en conséquence, ne connaissant que peu de termes, «quand ensuite ils doivent s'attaquer à d'autres livres, on les entend lire avec difficulté, et avec mille grosses fautes»<sup>32</sup>. La dénonciation était très nette: il s'agissait de lectures «de perroquet», d'«une cantilène grossière et monotone qui déchirait les oreilles et n'avait pas l'ombre d'une prononciation italienne»<sup>33</sup>.

Enfin, le stade auquel beaucoup de ces élèves s'arrêtaient correspondait à un exercice pénible et incertain de reconnaissance et de confirmation, qui n'impliquait nullement, et encore moins promouvait l'exploration de nouveaux textes. Comme déjà par le passé, les débutants étaient bien faiblement encouragés à sortir du petit enclos traditionnel de mots écrits, peut-être pas pleinement compris mais efficaces pour instaurer un rapport avec la divinité et immédiatement utiles sur le plan de la vie pratique ou du divertissement. Il ne pouvait en aller différemment, étant donné la fidélité obstinée à un modèle éducatif où le livre était voué à instiller chez les jeunes une dévotion obéissante, qui reproposait une alphabétisation fragile, non seulement en raison de la pénurie

---

Grégoire sur les lectures des gens de la campagne (1790-1792): Roger Chartier, «Lectures paysannes. La bibliothèque de l'enquête Grégoire», *Dix-Huitième siècle*, 18 (1986), p. 45-64.

<sup>32</sup> «una parola sola»; «quando poi debbono por mano ad altri libri, odonsi leggere stentatamente, e con mille spropositi». La critique était avancée par le pédagogue Michele Ponza dans les années où en Piémont était lancée une prudente italianisation de l'école populaire (voir *Inviamento al comporre nella lingua italiana*, Turin, Ghiringhello, 1826, p. 13).

<sup>33</sup> «da pappagallo»; «una sguaiata e monotona cantilena che straziava gli orecchi e non aveva pur ombra di italiana pronunzia». Dans les écoles de campagne, selon la dénonciation dans les années quarante d'un maître compétent comme Vincenzo Troya, «*primo libro era il Catechismo della diocesi, libro ottimo e necessario, ma il meno confacente per materie di prime letture ai fanciulli, quindi l'Ufficio pure latino, cui seguirà il sospirato Donato*»: Nino Pettinati, *Vincenzo Troya e la riforma scolastica in Piemonte*, Turin, Paravia, 1896, p. 35-36.

des compétences mais à cause du manque de motivations face à l'univers de l'écrit.

Cela ne veut pas dire, naturellement, que des hommes et des femmes de l'Italie à l'époque moderne ne continuaient pas à poursuivre, entre de nombreux obstacles et non sans quelque risque, le plaisir de lire des textes de divertissement : des ballades aux poésies ; des libelles aux histoires piquantes ; des comédies aux romans (et pas seulement chevaleresques). Au moins en ce qui concernait de tels genres littéraires, les barrières dressées formellement ne réussirent pas à décourager les *outsiders* les plus obstinés et audacieux ; et des parcours alternatifs, indirects et flexibles furent identifiés, sur la ligne frontalière entre les deux univers de l'oralité et de l'écriture, élaborant des modalités de consommation différenciées, en mesure de faciliter l'accès aux textes et de rendre dans une certaine mesure accessibles également aux personnes peu cultivées des morceaux de la grande littérature<sup>34</sup>.

Dans tous les cas, pour comprendre comment dans l'Italie moderne les groupes populaires s'acheminèrent sur la voie des livres, il vaut la peine de garder présent à l'esprit les caractères du processus d'acculturation que l'on a cherché plus haut à exposer à grands traits : du rôle prééminent d'une pédagogie fondée sur la voix et la mémoire à l'enchevêtrement désordonné de parcours accidentés d'alphabétisation ; du contrôle méfiant sur l'univers de l'écriture et des lecteurs aux stratégies de consommation textuelle placées sous le signe d'une aventureuse approximation.

*Traduit de l'italien par Gilles Bertrand*

<sup>34</sup> Marina Roggero, *Le carte piene di sogni*, op. cit.